

Yudit Kiss

L'été où mon père est mort

(Ch. 2. pp. 60-67.)

Durant les dernières années de sa vie, mon père a été obligé d'assumer une fois encore sa judéité ; c'était après avoir lu sans le vouloir *Être sans destin* d'Imre Kertész. Ce devait être au début des années quatre-vingt-dix, quand mes parents étaient venus nous rendre visite à Genève. Par un morne après-midi, contre toute attente, le passé a soudain rattrapé mon père, lui a serré le cou d'une poigne de fer et l'a obligé à regarder en face le sort auquel il avait échappé et que ce heureux hasard lui faisait paraître rétrospectivement comme non avenu. Selon mon père, ce qui était arrivé aux juifs durant la Seconde Guerre mondiale était l'une des manifestations de la nature dévastatrice du système capitaliste, parmi d'autres génocides tout aussi effrayants, visibles ou invisibles qu'il condamnait très fermement sur le plan idéologique en tant que communiste, mais par lesquels il ne se sentait pas concerné en tant qu'individu. Or en ce jour de printemps, en fouillant dans la bibliothèque chaotique et apparemment inoffensive de notre appartement genevois, il s'était aventuré dans un champ de mines. Après sa sieste, il avait cherché de quoi lire dans l'appartement désert, car ma mère et moi nous promenions avec les enfants dans le parc tout proche. Et le destin a voulu qu'il tombe justement sur *Être sans destin*, la première édition, celle qui porte en couverture une gravure de Dürer, *La mélancolie*. C'était un cadeau de mon ami Tamás. Il me l'avait offert en disant que c'était un chef-d'œuvre ignoré du XX^e siècle et j'attendais encore le moment propice pour le lire.

Le hasard a convoqué dans cette même cuisine qui s'assombrissait imperceptiblement au crépuscule deux petits personnages secondaires du drame inconcevable et impardonnable qui s'était produit une bonne cinquantaine d'années auparavant, à savoir d'une part mon père penché sur la table de la cuisine, le visage enfoui dans ses mains, rescapé de ce que la postérité a appelé le temps du péril pour ne pas être confrontée à des dénominations plus dérangeantes, et d'autre part le survivant présenté dans le livre, qui n'avait pas pu échapper au sort qui lui était échu et qui, des décennies plus tard, avait décidé de dire l'enfer qui s'infilte dans chaque strate de l'existence humaine. Je crois savoir que mon père avait déjà lu d'autres textes de la « littérature de l'Holocauste » ; *Le grand voyage* de Semprun était l'une de nos lectures fondamentales d'adolescence, du moins avant que le camarade Semprun s'aventure

sur les terrains marécageux de l'eurocommunisme, ce qui le fit déclarer *persona non grata* dans notre bibliothèque ; donc, mon père devait certainement connaître ces récits, depuis ceux de Maria Ember jusqu'à ceux de Béla Zsolt, mais les autres fois, il avait dû se préparer, planifier soigneusement le compartiment secret de sa conscience dans lequel il allait enfermer les horreurs et ainsi, cela ne l'avait pas anéanti. Mais cet après-midi-là, à Genève, dans cette langue et ce milieu étrangers, quand il est tombé par hasard sur un roman écrit en hongrois, avec une femme songeuse et voluptueuse sur la couverture, sa vigilance s'est relâchée un moment. Et lorsqu'il a compris que le roman parlait de lui, d'un adolescent aux yeux brillants, de parents divorcés et d'un père tué au service du travail obligatoire, des personnes en qui il reconnaissait sa propre famille avant que la fatalité portant un uniforme nazi ou arborant des croix fléchées ne fonde sur eux, il était déjà trop tard. Il ne pouvait plus reculer devant le cauchemar. Il s'était définitivement perdu dans ce palais des glaces où il devait affronter à chaque tournant le visage dont il avait essayé de se débarrasser toute sa vie, qu'il s'était efforcé d'extirper de la mémoire du monde et qu'il craignait comme les flammes de l'enfer. Un seul regard de ce petit garçon juif condamné à mourir qui avait été mon père aurait détruit la forteresse bâtie sur l'idéologie, le mensonge et l'autodéfense dans laquelle, une fois adulte, il s'était retranché.

Au début, dans le labyrinthe, il pouvait faire la distinction entre lui-même et son reflet. Mais au bout d'un certain temps, il n'était plus tout à fait sûr si celui qui arrivait en face était lui ou son reflet condamné à mort ; il ne pouvait pas savoir lequel il était, qui il était, lequel de ses gestes était réel et lequel n'était qu'une illusion d'optique ; s'il y avait quelqu'un derrière la surface froide du miroir qui lui faisait une farce cruelle en le délestant imperceptiblement des remparts dont il avait soigneusement protégé sa vie, ou si tout cela n'était qu'un jeu de lumières de mauvais goût. La plaisanterie était devenue une traque de laquelle n'était plus sûr du tout qu'on puisse ressortir vivant. Un long moment avait dû s'écouler avant qu'au prix d'une accélération des pas, d'une respiration de plus en plus haletante, de nombreuses collisions, mon père ne trouve enfin la sortie.

Quand je suis revenue, il était dans la cuisine plongée dans l'obscurité totale, assis sur le tabouret, recroquevillé, le visage enfoui dans ses mains. Je lui ai parlé, il a levé la tête et regardé autour de lui, confus. Il avait le souffle court, les yeux inhabituellement écarquillés, comme s'il venait de se réveiller. Il avait peut-être même pleuré, mais je ne pouvais pas l'affirmer, parce que je ne l'avais jamais vu pleurer et ne connaissais donc pas le désordre spécifique des traits de son visage au moment qui précède la montée des larmes. De toute façon, j'avais du mal à distinguer son visage dans le noir. J'ai allumé la lumière et je me suis

affaire, histoire de le ramener dans le monde réel. Il est resté encore un instant immobile sur son tabouret, en serrant le livre fermé entre ses mains comme s'il avait peur qu'un obscur démon n'en sorte à nouveau.

Quelques heures plus tard, après avoir couché les enfants, je lui ai demandé s'il n'avait pas envie de prendre l'air. Nous sommes descendus nous promener au bord du lac venteux. Nous cheminions en silence sous le ciel mauve en attendant que l'éclairage nocturne s'allume.

« Bien, on pourrait même dire que c'est un chef-d'œuvre, » a soudain dit mon père. Comme il n'avait guère habitude de dire des choses pareilles, je ne voulais pas l'asticoter en lui demandant pourquoi on ne le disait pas dans ce cas. Curieuse de savoir, je lui ai posé des questions, mais il me répondait à contrecœur, puis il est passé à autre chose.

Il m'a fallu sept années après cette soirée, pour arriver jusqu'à *Être sans destin*. Les autres Kertész, j'avais réussi à les lire, ce qui m'avait permis de cerner le terrain et de savoir à quoi m'attendre. Mais à chaque fois que je prenais *Être sans destin*, au passage où le héros repousse son assiette et qu'il est pris de nausée quand son père le touche, mon estomac se nouait au point que je devais reposer le livre. Ainsi, c'est plusieurs années après les faits que j'ai compris ce qui avait dû se passer durant cette après-midi genevoise. Outre la rencontre dramatique de deux survivants, ce sont deux idéologies qui se sont affrontées sur le carrelage de la cuisine ; le messianisme et la poésie du néant. La foi dans le progrès historique, la confiance dans l'humanité qui tend vers la lumière d'une part, la nudité de la vie humaine privée de la dignité de sa mission, de l'autre. Le froid glacial du néant.

Je n'avais qu'une vague idée de ses dernières réflexions. Mon père avait pris en main la formation de ma vision du monde relativement tôt, mais ma préparation philosophique a brusquement pris fin aux alentours de mes treize ans, au chapitre Giordano Bruno. Son exemple m'a appris une fois pour toutes comment les éléments rétrogrades liquident les porteurs d'idées progressistes. Mon père me trouvait assez mûre pour faire une pirouette et passer à l'essentiel, et nous avons entamé la lecture de la *Critique du programme de Gotha* et du *Manifeste du parti communiste*, en guise d'introduction aux œuvres choisies de Marx-Engels-Lénine. Tout cela n'était ni aussi beau, ni aussi dramatique que le pauvre Italien sur son bûcher pour lequel j'ai versé de chaudes larmes durant des nuits entières, mais à l'époque, il semblait que cela menait plus directement au salut de l'humanité. Ainsi ma culture idéologique était lacunaire et on imagine mon étonnement quand, une bonne dizaine d'années plus tard, lors d'un séminaire universitaire consacré au *Capital* durant lequel nous avons analysé pendant des semaines l'œuvre historique du grand penseur avec des méthodes

talmudiques conformes aux traditions, un professeur invité nous avait fait lire du Parménide. C'était la première fois que j'apprenais de source sûre que la vie n'a pas de sens. Mais mon éducation et ma nature ont fait que je n'ai pas éprouvé le besoin d'explorer le sujet plus avant. Jusqu'à ce que j'arrive à *Être sans destin*. La même existence dénudée à l'extrême se reflète dans les récits de Köves et dans les axiomes de Parménide. Quelqu'un est allé là d'où aucun voyageur n'est jamais revenu, il a tout enregistré et, vingt ans plus tard, il a raconté tout ce qu'il a vécu. Et même vingt ans plus tard, il a refusé de faire la moindre concession à la douleur, à la compassion et au désarroi. Il a dressé un inventaire précis de ce que l'homme est capable de faire. Capable de commettre, capable de supporter. Puis pour finir il a ajouté qu'au bout du voyage, les personnages ne seraient pas portés au pinacle, ne seraient ni condamnés ni acquittés. Le temps impassible les balayerait parmi les autres déchets occupés par leur propre décomposition.

Toute sa vie, mon père a été guidé par la conviction que tout a un sens, que le progrès est irréversible, que l'humanité peut être sauvée. Mais le problème, c'est qu'il imaginait cette rédemption d'une seule manière, et il trouvait acceptable, voire souhaitable que l'homme soit sauvé contre son gré. On pouvait justifier la dictature avec l'idée que les masses n'étaient pas encore assez mûres pour reconnaître leur propre intérêt. Je vais te montrer le salut, tu vas voir ! Mais sa foi profonde dans la bonté humaine et le progrès qui se trouvait au fond des convictions politiques qu'il défendait avec une détermination aveugle le rendait attachant. Même quand je ne pouvais plus être d'accord ni avec ses opinions, ni avec son œuvre, et je que devais lutter constamment pour qu'il ne profite pas de nos liens intimes pour m'attirer dans ses filets, faire en sorte que je sois d'accord avec lui, que je le suive.

S'il avait été préparé au coup sous la ceinture que lui a asséné *Être sans destin*, il aurait pu, avec l'emportement qui le caractérisait, rejeter le livre au nom du saint progrès, comme une bêtise existentialiste, idéologiquement inacceptable. Il l'aurait sagement remis sur son étagère, et aurait classé l'auteur parmi ceux dont l'expérience, les idées et les réflexions ne comptent pas parce que, de toute façon, ils n'ont pas raison. Mais là, l'enfant qui lui parlait d'un passé parti en fumée aurait pu être lui-même ou bien son meilleur ami. Et cet enfant, il ne pouvait pas l'assassiner à nouveau. Il fallait qu'il écoute jusqu'au bout ce qu'il avait à dire, et cela lui a coûté plusieurs nuits blanches. Mais il a fini par surmonter cette épreuve aussi.

*

Ma sœur et moi, nous vivions dans la plus grande innocence concernant nos origines. Nous récitons par cœur les nombreux épisodes de la vie de notre mère, mais du côté de notre père nous ne connaissions que l'histoire étrange de la méchante grand-mère et du grand-père tué pour ses convictions socialistes. Mon père avait fait des études d'histoire, mais il n'aimait pas parler du passé, parce que, comme il disait, sa vision du monde était orientée vers l'avenir. Nos parents nous ont élevées dans l'esprit du communisme greffé sur les idéaux des Lumières selon lesquels tous les hommes sont égaux sans distinction d'origine, de couleur, ou de sexe. Ainsi je ne me serais jamais sentie juive, s'il n'y avait pas toujours eu, aux moments importants de ma vie, depuis l'école primaire jusqu'à mes différents lieux de travail, quelqu'un pour me rappeler que j'étais juive, et que par conséquent les choses n'allaient pas avec moi comme avec les autres. En fait, cela dépendait de la situation et ce n'était pas toujours désagréable. Parfois mes succès professionnels étaient attribués à mes gènes, ce qui était quand même plus flatteur que quand une amie d'enfance m'a dit qu'elle ne viendrait plus me voir à cause de l'odeur insupportable due à ces mêmes gènes qui incommodait son mari frais émoulu. A cette époque, en Hongrie, on ne parlait pas du tout des juifs ni dans les familles, ni entre amis, ni dans la vie publique, et de cette manière j'étais étonnée à chaque fois que le sujet revenait dans la conversation. Il me semblait que le monde extérieur, comme tant de fois, était mieux renseigné que moi. Et moi, je suis rentrée tranquillement à la maison et j'ai demandé à mes parents si nous étions juifs.

« Nous ne sommes pas juifs, parce qu'être juif c'est une religion, or, nous sommes athées », et cette réponse me satisfaisait entièrement.

Je n'étais nullement préoccupée par l'obscurité de mes origines quand un beau matin d'août, je suis partie pour la Pologne. J'avais travaillé tout l'été à la briqueterie d'Óbuda pour me payer mon premier voyage à l'étranger. J'ai erré un bon mois à pied, en train, en autostop dans ce pays généreux, vibrant, plein d'énergie créative, j'ai fait un grand nombre de rencontres enrichissantes. Je devais avoir de la chance, et puis c'était une autre époque. Aujourd'hui, rétrospectivement, les années soixante-dix apparaissent comme une époque d'innocence. Lors de mes errances, je me suis retrouvée à Cracovie. Il pleuvait depuis des jours, j'avais l'impression que l'humidité me rentrait tout doucement sous la peau. J'étais fatiguée, j'avais faim ; je n'avais plus envie de discuter avec des inconnus, de découvrir de nouvelles curiosités. Les merveilles du monde m'avaient épuisée. Je me suis installée dans

une auberge de jeunesse, je me suis affalée sur le lit et, pendant des jours entiers, j'ai regardé le plafond. J'écoutais la pluie tambouriner sur les vitres et je sentais la vie s'écouler hors de moi. Tout ce qui m'avait semblé important se diluait dans l'eau qui ruisselait dans les rues et disparaissait dans les égouts béants.

Traduit par Charles & Natalie Zaremba

Résumé

L'été où mon père est mort (Apám halálának nyara – Noran, Budapest 2006. 257.p.)

Rédigé à la première personne, le livre relate le destin de deux familles hongroises et, à travers elles, l'histoire de la Hongrie du 20ème siècle. Le père est issu d'une famille de la classe moyenne juive de Budapest, presque complètement anéantie pendant la Shoah. Les parents de la mère sont des paysans sans terre de l'Est de la Hongrie, la région la plus pauvre du pays. Le père cache ses origines juives et la mère n'en est pas consciente. Après la Deuxième Guerre Mondiale, les deux embrassent les idéaux communistes pour reconstruire leur vie.

Le récit est structuré autour de la mort du père de la narratrice, qui vit à Genève. Les souvenirs qui surgissent pendant la maladie, le décès et le processus de deuil, ainsi qu'au cours de ses voyages entre sa ville natale et sa ville d'accueil évoquent l'histoire tourmentée de deux familles dans le contexte de chapitres clés de l'histoire de l'Europe de l'Est. Ils décrivent aussi une lente prise de conscience de la fille, qui découvre ses origines juives et les défauts de l'idéologie dans laquelle elle a été élevée. Au-delà d'une histoire personnelle, le livre raconte un voyage initiatique, entre rencontres, expériences et références littéraires, philosophiques et émotionnelles. Le récit est rythmé entre passages de journal intime, des lettres et des réflexions sur notre relation à la réalité, la nature, l'art, la vie et le mort. Le ton est vif, plein d'humour noir qui donne davantage de poids aux passages tragiques écrits dans un langage plus poétique.